



L'artiste Kiyosuke Tchinai et Kiyoshi Taménaga, Saitama 2002

Taménaga en majesté

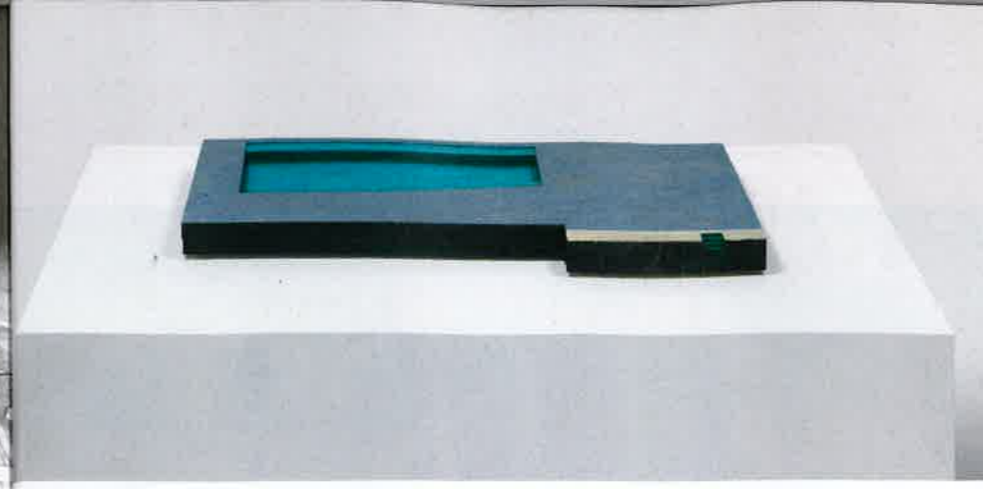
La célèbre galerie japonaise fête ses cinquante ans en 70 chefs-d'œuvre qui racontent un destin unique, tissé de père en fils.

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

Il s'appelle Kiyoshi Taménaga, certains l'ont surnommé « Black Samouraï ». Le fondateur de la galerie éponyme n'a cessé d'être le défenseur et le serviteur de la peinture. Entre ses mains, sont passés parmi les plus beaux tableaux du monde, *Nymphéas* de Monet, *Angélique* d'Ingres, *Cléopâtre* de Delacroix, *Jeune fille blonde* de Modigliani, une danseuse de Degas... La collection Taménaga est riche de trésors, nul ne sait combien exactement, le mystère plane, ajoutant à la fascination pour cette dynastie de marchands qui a su jeter des ponts solides et inédits entre Orient et Occident. Kiyoshi Taménaga aime raconter son arrivée en France en 1957 après un voyage plutôt épique de cinquante-sept heures en avion à hélices depuis le Japon. Il n'a alors que sa thèse sur Gauguin en poche et une curiosité artistique hors du commun. Le jeune homme voyage beaucoup, dans toute l'Europe, et se lie d'amitié avec la scène artistique parisienne. Un jour de 1971, il réalise son rêve avec l'ouverture d'un vaste espace avenue Matignon. Le destin des Taménaga débute ici, dans un écrin ayant conservé toute son élégance surannée et se retrouvant désormais au cœur du très contemporain triangle d'or des galeries d'art parisiennes.

Au vernissage de l'exposition rétrospective des cinquante ans de la galerie, Kiyoshi est entouré de son fils Tsugu, actuel directeur, et de son petit-fils Kiyomaru, promis à poursuivre l'histoire familiale. Au mur, Vlaminck côtoie Vuillard et Dufy, un peu caché, un scintillant petit Marquet brille d'une

lumière orientale tandis que dès l'entrée une figure émouvante de Rouault semble nous révéler toute l'émotion de la matière picturale. La galerie est connue pour sa fidélité infaillible à une peinture figurative aux accents modernes qu'elle exporte très tôt dans un Japon vierge d'art occidental. Le succès est immédiat, au point que Kiyoshi Taménaga œuvre à la création d'un musée Bernard Buffet, un de ses artistes fétiches, en terre nipponne. Plus loin dans le coin des artistes contemporains, l'accrochage établit un dialogue subtil entre les peintures européennes et asiatiques. Une grande abstraction du Chinois Chen Jiang-Huong répond à l'effervescence d'un tableau de Paul Aïzpiri, la minutie hyperréaliste de l'Espagnol Lorenzo Fernandez fait écho à la finesse d'un portrait de Yasuhiro Ogawa. Les artistes historiques sont en bonne place : Takehido Sugarawa, Nuit Sano, Jean Fuzaro, André Cottavoz, Guy Bardone, Jean-Pierre Cassigneul... Si différents soient-ils, s'en dégage une étrange sophistication mêlée de douceur, qui ne renie pas la force de l'expression. C'est sans doute cela l'esprit maison. Pour s'en rendre compte, il suffit d'admirer la fascinante bacchante de Jean Carzou, solitaire dans un sous-bois versaillais vibrant de lumière mystique ou le visage infiniment tendre d'une jeune fille peinte par Marie Laurencin. Ce dernier n'est d'ordinaire pas accessible à tous les regards, secrètement conservé dans une pièce fermée à clef. Être un grand marchand c'est aussi savoir révéler les choses au juste moment. Une leçon que les Taménaga ont apprise il y a longtemps.



Harold Ancart, *Untitled*, 2020
©Harold Ancart / SABAM, Brussels,
Courtesy the artist and David Zwirner

Grand plongeon

Pour Harold Ancart, le motif sert avant tout la peinture, et non l'inverse. *La Grande Profondeur* nous invite à « plonger » littéralement dans le tableau.

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

Quoi de mieux que de peindre une piscine pour inviter à une baignade picturale ? Pour sa première exposition personnelle parisienne, le Belge Harold Ancart a choisi d'exposer des formes en relief, couchées à plat sur des socles, îlots minimalistes dans un aménagement tout aussi épuré. Bas-reliefs à l'apparence de maquettes en béton peint, représentant des piscines d'aspects divers. En brasse coulée ou en vol plané puisqu'elles sont toutes disposées de manière à ne pas surnager au-dessus de la bande de peinture bleu clair qui court à mi-hauteur des murs de la galerie. Évocatrice d'une ligne d'eau ? « Oui, mais cela pourrait aussi être la ligne d'horizon du ciel, car j'aime penser que mes œuvres sont en lévitation au milieu de la salle » dit l'artiste. Que l'on soit immergé dans l'eau ou dans les airs, on évolue le regard « plongeant » vers le sol pour admirer ces tableaux sculptures dont l'harmonie des couleurs et la belle matière picturale font oublier l'aspect anecdotique. Entamée en 2016 au cœur d'un été caniculaire, cette série aquatique a vu le jour suite à une boutade, l'artiste et l'un de ses amis rêvant d'une piscine où se rafraîchir et boire un verre. Harold Ancart s'est donc empressé d'exaucer ce vœu... à sa manière ! Mais si l'humour est présent, on découvre que ses œuvres sont aussi l'émanation d'une pensée théorique dans laquelle le sujet peint importe moins que la peinture elle-même. Certes, ce sont des piscines, mais ce

sont surtout des abstractions dont la composition géométrique, constituée de formes élémentaires, se rapproche des tableaux de Peter Halley (qui bénéficie au même moment d'une exposition chez Xippas, sur le palier voisin) ou des œuvres néoconstructivistes de Josef Albers (dont l'œuvre conjointe avec sa femme Anni est à l'honneur dans une rétrospective au Musée d'art moderne de la Ville de Paris).

Chez Ancart, point de bleu hypnotique, de nostalgie hédoniste ou de drames hollywoodiens. Il se revendique de la série *Ocean Park* de l'expressionniste abstrait Richard Diebenkorn et du pop art gourmand de Wayne Thibau. À l'image des cakes rose bonbon de ce dernier, la piscine, pour Ancart, est prétexte à une réflexion sur le statut de la peinture, ce qu'avait déjà imaginé, dans un cadre plus figuratif, le célèbre peintre de piscines, David Hockney. Au-delà du sujet peint, Hockney s'intéresse à la physiologie de la piscine comme espace architectural délimitant une « cosa mentale ». Y plonger, c'est y baigner son âme, quitte à s'y noyer joyeusement... De la même manière, les piscines d'Ancart sont à la fois le contenu et le contenant du tableau. Le sujet se porte vers l'abstraction, accentué par une miniaturisation sans artifice qui concentre la symbolique de l'espace. Au creux de ces bassins solitaires, notre ombre projetée ouvre la fenêtre picturale. Et à ce moment précis, l'œuvre se glisse dans les profondeurs de notre imaginaire.

LA GRANDE PROFONDEUR

Harold Ancart,
Galerie David Zwirner,
Du 18 octobre au 20 novembre 2021,
www.davidzwirner.com

MISSISSIPPI SHOUTING #2

de Mary T. Smith,
Galerie Christian Berst,
Jusqu'au 21 novembre

Faire de sa vie une œuvre d'art, ou plutôt vivre dans une œuvre d'art. William Arnett, le héraut des arts afro-américains du Sud, pointait la floraison des « yard shows » dans les seventies, cette confusion délibérée de l'habitat et de l'espace artistique. Mary T. Smith (1904-1995), a ainsi fait de son bout de terrain de la Highway 51, une prodigieuse galerie de silhouettes aux traits réduits à leur strict minimum, aux épaisses cernures, hébergeant une foule puissamment éloquente sur des panneaux de bois ou de la tôle. La fille de métayers, qui a connu les avanies et les vicissitudes de ce Sud qui ne veut pas des Noirs, qui rêve de les chasser de son monde, s'est alors construit un monde à elle – comme d'autres une chambre à soi. Et c'est ainsi que, avec une vigueur à la Basquiat, elle résume et exalte le grand projet de l'art brut : concevoir, avec des couleurs et des lignes, un monde habitable. Par l'artiste, par ses figures, auxquels les canons (esthétiques, sociaux) sont hostiles. DAMIEN AUBEL

50^e ANNIVERSAIRE : LA RETROSPECTIVE

Galerie Taménaga,
Jusqu'au 6 novembre 2021
www.tamenaga.com

AN AMERICAN LANDSCAPE II

de Alain Bublex,
Jusqu'au 20 novembre,
Galerie Vallois,
36 rue de Seine 75006 Paris,
www.galerie-vallois.com

Une affiche, des horaires de séances, la galerie Vallois devient salle de cinéma pour accueillir le nouveau film d'animation d'Alain Bublex. Scène après scène son œuvre dessinée rejoue la quasi totalité du premier *Rambo*. Parce que les acteurs et les scènes d'actions en sont absents, le spectateur peut contempler le vrai personnage principal, le paysage américain archétypal, sa nature sauvage et ses villes périurbaines. Dans la salle précédente est exposée une sélection de grands dessins qui composent le film. La facture et l'absence de détail superflu les apparentent à des aquarelles, tandis que les cadrages et les motifs renvoient aux représentations idylliques des peintres de la Hudson River School. Un lien apparaît également avec les photographes américains des grandes explorations du XIX^e siècle. Mais contrairement à eux, Alain Bublex affirme le statut de représentation de ses œuvres. La présence de l'auteur y est omniprésente et « la simplicité du dessin vectoriel implique un effort de projection de celui qui regarde », se réjouit-il.

AUDE DE BOURBON-PARME